

sent ; & je ne pouvois plus douter de la nature, non plus que de l'existence de celui à qui je devois être uni : mais je voyois en même temps qu'il s'en falloit beaucoup que je fusse tel qu'il auroit fallu pour cela ; parce que *ce corps corruptible appesantit l'ame ; & que son engagement dans cette maison de terre l'empêche de s'élever & de porter ses pensées aussi haut qu'elle voudroit.*

523. 9.
15.

Rom. 1.
20.

Je voyois donc clairement la vérité de ces paroles de votre Apôtre, *que vos ouvrages découvrent & rendent visibles, aux yeux de l'intelligence, vos grandeurs invisibles, votre puissance éternelle, & votre Divinité.* Car quand j'étois venu à considérer, par où je jugeois de la beauté même des corps, soit de ceux qui sont sur la terre, soit de ceux que nous voyons dans le ciel ; & quelle étoit la lumière qui me conduisoit dans ces sortes de jugemens,

Quelle est
la lumière
à la fa-
veur de la-
quelle nous
jugeons
des cho-
ses.

& qui demeurant toujours la même, me mettoit en état de juger de tout ce qui est sujet à changer, & de prononcer sans hésiter, *Une telle chose doit être ainsi, & une telle autre ne doit pas être ainsi ;* j'avois trouvé que c'étoit quelque chose de bien au-dessus de mon intelligence, puisque mon intelligence même est sujette au changement ; & qu'en un mot c'étoit la vérité éternelle & immuable : a mais je ne m'étois élevé jusques-là que par degrez.

a

Par où on
s'éleve
jusqu'à la
découver-
te de la
vérité é-
ternelle.

De la considération des corps j'étois venu à celle de l'ame, qui sent par le moyen du corps ; & de là à cette faculté intérieure de l'ame, à laquelle les sens rapportent ce qu'ils ont apperçû des choses du dehors, & à quoi se termine tout ce qui est principe de connoissance dans les bêtes. De là j'étois monté jusqu'à la faculté qui raisonne, & à qui il appartient de prononcer sur ce qu'il lui est rapporté par les sens ; & ayant reconnu que celle-là-mê-

a Voyez sur cet endroit le chap. 30. du liv. *De la véritable Religion.*